

I

Louise-Marie posa son livre sur la moquette : « La dernière gorgée de Pierre. » Elle ne pouvait plus supporter la triste histoire d'un ivrogne qui voulait mourir en buvant. Elle était déprimée : son ami Roland, pâtissier de son état, venait de la quitter. Il voulait rejoindre son frère Laurent, tapissier, pour monter une affaire ensemble. La société envisagée, aurait pour activité, la décoration chez les particuliers et chaque client recevrait en cadeau, une boîte de gâteaux. L'idée semblait plutôt bizarre mais les deux compères y croyaient dur comme fer. Roland avait dit à sa maîtresse la veille, qu'elle ne pouvait plus compter sur lui : il devait se consacrer entièrement à son nouveau projet. Pas question de se disperser entre amour et travail. Entre gâteaux et gâteries, il fallait choisir. A l'annonce de cette nouvelle, Louise-Marie fut très choquée. Jamais elle n'avait envisagé, même dans ses cauchemars les plus noirs, une rupture aussi brutale. Roland, un garçon si tendre, si gentil, qui lui faisait des câlins toute la nuit et des pâtisseries toute la journée, ne reviendra plus. On a beaucoup de mal, en effet, à expliquer pourquoi un être aussi charmant avait-il prit une telle décision. Bourré de qualités, d'une grande agilité d'esprit, il fourmillait d'idées pour améliorer la société. Avant de travailler dans la pâtisserie, il était employé chez un artisan marbrier. Il proposa un jour, pour gagner de la place dans les cimetières, d'enterrer les cercueils verticalement. Le maire de Deuil La Barre en avait accepté le principe mais devant la grogne des familles, il dut mettre un terme à l'expérience. Pourtant l'idée était originale et très intéressante. Son pa-

tron l'a mis à la porte sous prétexte qu'il ferait moins de chiffre avec des tombes beaucoup plus petites. « Ton idée est une histoire à dormir debout, lui avait-il dit, et en plus, elle va me conduire à la ruine. » » Voilà un exemple de la créativité de Roland. On pourrait en citer bien d'autres. En plus, tout le monde louait son esprit de générosité, son sens de la solidarité. Tenez, par exemple, il a été pendant de longues années, bénévole dans une association caritative. Il organisait, à l'époque des kermesses au profit des organisateurs de kermesses. Bref, on pourrait faire longtemps encore l'éloge de ce jeune homme, aussi bien sur ses qualités morales qu'intellectuelles. Comment un être aussi vertueux, aussi doué, manifestant tant d'amour pour autrui, a-t-il eu l'idée de laisser tomber Louise-Marie comme une vieille chaussette ? Son départ fera un vide immense dans sa vie. On comprend son chagrin. Elle l'aimait beaucoup et pensait que rien ne pourrait casser son bonheur. Alors imaginez quand elle a appris cette nouvelle, elle en était comme deux ronds de flan. Par deux fois, elle vomit dans les toilettes. Elle avait l'impression de rejeter le monde entier. Vers trois heures du matin, elle s'enfila deux verres de cognac : pas étonnant dans ces conditions que son ventre gargouillait et que ça tournait dans sa tête. Quelle idée de boire de l'alcool dans ces moments-là ! On n'oublie pas la fin d'un amour avec un faux ami. Elle se sentait à la fois ridicule et coupable. Elle retira son pull en fibre polyuréthane et son pantalon en tissu synthétique : elle était nue et tremblait un peu. Elle se regarda dans la glace du salon et se caressa les fesses et les seins. Elle se trouvait belle et sensuelle. « Comment peut-on laisser un corps aussi doux, pensa-t-elle ? » Roland en était fou amoureux. Hier encore, il la chevauchait toute la nuit. La cavalcade ne prit fin qu'à l'heure du laitier et dans l'après-midi, il déclarait tout de go : « Je pars ! » Comment peut-on jeter aux ordures une monture qui vous a permis de faire un si long voyage ? Il faut accepter

l'évidence : l'artisan pâtissier a prit la poudre d'escampette et Louise-Marie en était tout baba ! Pas baba au rhum : baba au cognac et maintenant, la voilà bobo ! Mal au cœur, mal à l'âme, mal aux cheveux ! Elle regarda par la fenêtre. Au troisième étage de l'immeuble d'en face, la vieille était encore là. Depuis que son mari a cassé sa pipe, elle passe son temps à regarder les gens qui passent. De toute sa hauteur, elle les interpelle : « Alors, ça va ? Et les vacances ? Vous avez eu beau temps ? » Les réponses, elle n'en avait rien à faire. Elle voulait simplement que les gens lèvent les yeux vers elle : comme ça elle avait l'impression d'exister. Elle attendait le moment de rejoindre son époux défunt. Elle n'avait même pas la pudeur de le faire dans son coin, à l'ombre. Non, elle pensait sans doute que ce serait plus agréable de le faire au soleil.

Louise-Marie détestait cette mégère. Sa face ratatinée lui foutait le cafard. Alors, pensez donc, aujourd'hui, elle était encore plus insupportable qu'avant. Elle jeta un œil vers le bas. C'est fou ce que les gens sont biscornus, tordus, cocus, quand on est déprimé. Quand on a mal dans la citrouille, tout est horrible : même l'oiseau ailé est laid, les mioches sont moches, les fleurs de la jardinière sont fanées, les étrons des chiens sont des montagnes, les façades sont grises. Et tous ses ouistitis à roulettes sur leurs patins, leur vélo, leur skate-board. Louise-Marie ne pouvait plus les voir depuis qu'un grand échalas l'a renversée sur le macadam et en plus, il a prit la fuite en feignant de n'avoir rien vu.

Elle revint au salon pour nourrir le serin qui avait encore quelque couleur. Il est tout jaune et ne cesse de chanter sa captivité : Il est beau et con à la fois. Elle lui donna quelques graines. Elle avait plutôt envie de le bazarder par-dessus le balcon. Il arrêtera peut-être de chanter quand il aura recouvré sa liberté. Louise-Marie s'allongea sur son lit. Elle regarda sa toison et y glissa les doigts. Elle voulait connaître les sensations que Roland éprouvait

quand il faisait le même geste. Il va beaucoup lui manquer. Le « Je pars » était un rempart qu'il avait érigé entre eux deux. Elle trouvait ses caresses plutôt jouissives. Etre caressée et caressante, ça remonte au cerveau en double flux mais il y a comme un manque. On n'atteint pas le septième ciel toute seule. Il faut être deux, il n'y a pas de doute. Elle se mit sur le côté et s'endormit dans la pénombre de la pièce. Un rayon de soleil éclairait la peau fruitée de son fessier. Elle se réveilla en fin de journée. Elle était trempée. Elle avait fait un mauvais rêve. Dans sa cage, le piaf la regardait en tendant le cou. Elle prit une douche et se sentit un peu mieux dans son corps mais pas dans son cœur. Quelques gouttes de flotte ne peuvent effacer les tourments : cela serait trop facile.

Louise-Marie n'est pas une nymphomane, encore moins une femme lubrique. Elle aime faire l'amour et surtout, elle en a besoin et quand elle ne le fait pas pendant deux ou trois jours, elle est mal, très mâle. Son ami n'était parti que depuis vingt quatre heures et déjà, elle ressentait les premiers symptômes du sevrage. Plus de pote : elle était comme une plante dépotée !

Des réflexions à son sujet, elle en a entendues la pauvre. « Oui, elle ne pense qu'à ça ! », « Quand elle n'a pas son gourdin, cette gourde est comme une gourgandine ! », « Elle est aussi bête qu'un porte-jarretelles sans bas », « Tant va la cruche au lit qu'à la fin elle se casse ! », « C'est une Marie-couche-toi-là » Nous ne pouvons faire la liste de toutes les âneries que ces médisants ont préférées. C'est inimaginable.

Louise-Marie enfila sa petite culotte, 80 % polyamide, 20 % élastomère et son soutien-gorge de même matière : elle était ravissante. Elle dîna sommairement et se mit au lit.

Elle fut réveillée par la sonnette de l'entrée. Dring !

— C'est le facteur mademoiselle Louise-Marie. Vous avez une lettre recommandée. Elle ouvrit la porte.

— Bonjour mademoiselle Louise-Marie ! Voulez-vous signer le reçu ? Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Vous avez l'air patraque. Vous êtes toute chiffonnée.

— Oh ! facteur, Roland est parti ! Il s'est fait la malle, alors je ne suis pas bien !

— Il reviendra.

— Non, c'est définitif. Il faut que je vous voie.

— Me voir ?

— Oui, cela fait deux jours que je n'ai pas fait l'amour...

— Mais, je dois continuer ma distribution. J'ai encore trois immeubles à faire. Attendez-moi ! Dans un quart d'heure, je suis de retour. Vous pouvez bien patienter un peu...

— Oui, oui, mais de grâce, faites un petit quart d'heure.

— A tout de suite.

Plutôt beau gosse, Joyeux Bonheur, né à Fort-de-France, il y a vingt cinq ans. Il a le même âge que Louise-Marie. Elle le savait parce que l'année dernière, elle avait longuement bavardé avec lui quand il était venu proposer ses minets sur calendriers. Dring !

— C'est refacteur !

— Oh ! comme vous avez été rapide !

— Je crois en effet que j'ai été plus vite que d'habitude ! Il est vraiment odieux le fils de la concierge avec sa voiture à pédales. Il m'a heurté la jambe et ça m'a fait mal. Je lui ai déjà dit la semaine dernière de ne plus rouler en porche et il continue. Il obéit comme un âne qui recule ; il est vraiment mal élevé !

Joyeux ignorait les ennuis familiaux de madame Romario. En effet, son mari, du doux prénom de Jésus, est retourné au Portugal, il y a quinze jours ; son cousin lui a proposé un poste dans une usine de produits religieux à Fatima. Devenu responsable de la qualité, il ébarbe les Vierges en plâtre qui sortent des moules avant de les envoyer à l'atelier de peinture. Il paraît qu'il rêvait de cet

emploi depuis longtemps. Un beau jour, en revenant d'une cure de désintoxication, il a préparé discrètement sa valise et hop ! sans crier gare, il a pris le train laissant dans la loge sa femme et ses neuf enfants. C'est terrible, vous savez, pour cette pauvre femme qui doit maintenant se débrouiller toute seule avec sa marmaille.

Mais revenons vers notre amie, toute excitée de passer un moment avec son facteur. Elle avait l'impatience au cœur et le feu au cul.

— Avez-vous du mercurochrome et du sparadrap ?

— Venez dans la salle de bains.

— Oh ! c'est dur le métier de facteur, vous savez !

Baisse ton pantalon, mon bon Joyeux. On peut se tutoyer maintenant qu'on se connaît bien. Mais ce n'est qu'une petite égratignure et tu dis que tu as mal. Tu es douillet, mon Joyeux !

Louise-Marie posa un petit pansement sur la jambe. Elle ne pouvait plus attendre : sans prévenir, d'un geste prompt, elle baissa le caleçon à fleurs du facteur et serra très fort l'organe qui prit une dimension surprenante. A califourchon sur le rebord de la baignoire, Joyeux pénétra la belle.

— Encore ! Tu es tout ce que j'aime : les Caraïbes, le homard grillé, le riz créole, la carambole, le corossol épineux, la papaye, le boudin noir ! Encore !

Ils s'en donnèrent à cœur joie. Pendant que le postier vidait son sac, Louise-Marie oubliait son pâtissier.

— Encore, mon fruit des îles. Soyons pervers ! Envoie-moi aux anges comme un beau diable !

Il la secouait comme un prunier : le service public en pleine action ! Quelle ardeur ! Quelle énergie !

— Il faut que je parte maintenant.

— Oh ! non pas encore. Prends ma petite culotte en souvenir et promets-moi de revenir demain.

— Si j'ai du courrier pour toi, je reviendrai forcément. Finies les frivolités. N'oublie pas que tu as une lettre à lire. C'est peut-être très important.

— Je l'ai lue tout à l'heure : c'est un mandat. Enfin, je te remercie pour ta coopération : je me sens mieux.

— Tiens ! c'est marrant, tu as le même poster de Mussolini que moi.

— Je trouve la photo très belle. Le noir et blanc, c'est quand même plus suggestif. Elle est mieux que son grand-père, la petite Alexandra. Ce porte-jarretelles : quelle sensualité ! Quel érotisme ! En arrière plan le Colisée : ça donne un effet étrange. Bon ! tu reviendras mon bon Joyeux ? T'as passé un bon moment ?

— Oui, c'était vraiment épatant. Avoue que tu as eu une bonne journée. Je t'ai apporté le chèque et le choc ! Si j'ai le temps demain, on refera une petite glissade créole et une galipette des îles, mais je ne peux rien te garantir. Tu sais, il y a beaucoup de courrier à distribuer en ce moment et imagine un peu que toutes les clientes me demandent la même chose ; je dois garder mes forces pour mon travail et pour ma femme.

— Oui, je comprends, mais je suis un cas particulier. J'ai besoin de ça sinon, je meurs. Tu comprends Joyeux, Si je ne me fais pas sauter, je tombe par terre.

— Allons, allons ! Tu trouveras bien un autre coquin que moi pour t'envoyer en l'air. Avec ton joli minois...

Je vais être obligé de te quitter à présent : le devoir m'appelle.

— Au revoir mon Joyeux.

Il reprit son sac, descendit l'escalier à toute allure et quitta l'immeuble non sans avoir sermonné les galapias qui jouaient au ballon dans l'entrée. Louise-Marie était triste : elle aurait tant voulu jouer les prolongations, histoire de prendre une bonne réserve d'orgasmes avant l'abstinence qui s'annonce peut-être. Insatiable Louise-Marie ! Elle ne se reconnaît que dans les bras d'un amant.

A peine le facteur parti, elle ressentait déjà l'amertume de la déprime lui monter à la bouche. « Pourvu que j'aie du courrier demain, se dit-elle, sinon, je vais sombrer dans la mélancolie, je vais être malade. » Elle voulait que Joyeux revienne régulièrement, en attendant... Le doute commençait à la miner. Elle n'avait plus la certitude d'avoir son pain quotidien. Quand Roland était présent, les gâteries se succédaient à un rythme d'enfer. Elle était épanouie et voilà que son désir déborde sur le vide. Dans l'ignorance du lendemain, elle eut le vertige. Elle s'allongea sur le canapé. C'est vrai que Joyeux est un bouche-trou, si on peut dire : la liaison avec lui ne pourra être que transitoire. Elle devra se mettre en quête et chercher le durable, le solide, le pénis éternel et non pas celui d'un jour ; la jouissance sans fin et non pas quelques galipettes éphémères. Un contrat à durée indéterminée en quelque sorte. Elle est comme ça Louise-Marie : elle pense à son avenir mais chercher n'est pas son fort : elle n'a pas l'âme de Diane la Chasseresse.

Elle prit son téléphone et appela son amie Paulette pour lui donner rendez-vous au bar de la piazza. Elle avait besoin de parler, de se confier. Pauvre gosse ! Elle était désemparée. La pensée que Joyeux ne reviendrait peut-être pas demain, la mettait dans une angoisse de poisse, dans une peur bleue et même de toutes les couleurs. Oui, elle voulait se faire croquer tous les jours avant de trouver scandales à ses pieds : question de vie ou de mort. Alors elle eut une idée aussi lumineuse qu'un soleil d'été.

Elle sortit pour aller à la rencontre de son amie. Paulette, toujours ponctuelle, arriva à l'heure dite et vit la mine défaite de sa camarade.

— Raconte-moi ce qui ne va pas, ma poulette. Tu as l'air toute bouleversée.

— Roland est parti : il ne veut plus de moi. Deux ans ensemble : on prend de bonnes habitudes. Pas un jour sans

une petite sauterie. J'étais trop bien avec lui. Et voilà, plus rien depuis trois jours, sauf Joyeux...

— Joyeux ?

— Oui, Joyeux Bonheur : c'est le facteur. Seulement tu penses bien que c'est une relation aléatoire qui peut s'arrêter du jour au lendemain. Je te demande donc un petit service : peux-tu m'écrire tous les jours en recommandé, ainsi, je suis sûre qu'il viendra chez moi quotidiennement. Comme ça, je pourrai lui demander une petite gâterie.

— Mais... Mais, tu as de drôles d'idées. S'envoyer le facteur, ce n'est déjà pas très moral, pas très sympa... Vis-à-vis de sa femme, s'il est marié et en plus tu voudrais que je sois la complice de tes petites manœuvres.

— Tu es ma meilleure amie, Paulette : tu peux bien faire ça pour moi mais je te promets que c'est provisoire, en attendant de trouver le grand Amour.

— Je ne suis pas certaine que ce soit le grand Amour que tu recherches. Ce n'est pas l'émoi qui t'intéresse, c'est la galipette parce que tu es une coureuse d'orgasmes.

— Oh ! pourquoi me dis-tu cela ? Tu me prends pour quelqu'un qui ne pense qu'à ça ! C'est ridicule. J'ai besoin d'amour comme tout le monde ... C'est vrai que j'aime bien... Mais je ne suis pas qu'un sexe, J'ai aussi un cœur, figure-toi... En attendant des jours meilleurs, il faut bien satisfaire sa libido, sinon t'es mal. Alors tu feras ce que je te demande ?

— Oui, mais tu me rembourseras mes frais postaux. Envoyer une lettre recommandée tous les jours, ça coûte cher.

— Bien sûr

— Et ton Joyeux il est beau garçon ?

— Un éphèbe. Il est monté comme Priape en personne et il fait si bien l'amour ! Il a une science parfaite et bien sûr, je ne connais pas tout son répertoire. S'il revient, il m'a promis une petite glissade créole et une galipette des

îles... Il est vraiment bien, tu sais. Il est à la fois rustre et civilisé ; brutal et doux. J'adore ce mélange.

— Mais tu ne vas plus pouvoir t'en passer de ton Bonheur !

— On verra bien.

— Tu sais, moi je te conseille de parler de tes malheurs à ta sœur Marie-Louise. Elle comprend bien tes problèmes. C'est ta sœur jumelle, après tout, elle est très proche de toi et elle saura te mettre sur la bonne voie...

— Je sais, je sais... J'hésite à lui en parler. J'ai failli l'appeler hier mais j'ai renoncé au dernier moment. Je ne veux pas la mettre dans l'embarras. Me sachant malheureuse, elle le deviendrait à son tour. Elle est tellement heureuse en ce moment avec Léon. Elle nage dans le bonheur et je ne veux pas le noircir avec mes petites histoires. Elle est si sensible. D'ailleurs, je ne serais pas étonnée qu'elle me téléphone un de ces jours. Tu sais comment sont les jumeaux, ils ressentent par télé pate... Par patoli-li...

— Non Louise-Marie, par télépathie...

— Oui, c'est ça. Mais pour l'instant, je préfère éviter.

— Dès demain je t'envoie une première lettre. Faut-il que j'écrive à chaque fois quelque chose ?

— Oh ! oui, tu ferais d'une pierre deux coups : tu mettras le facteur dans mes bras et en plus, j'aurai de tes nouvelles. L'amour et l'amitié par le même courrier... Tu te rends compte, les deux plus beaux cadeaux qu'on puisse avoir.

— Bon, ma petite Louise-Marie, je suis obligée de te quitter. J'ai rendez-vous avec mon banquier.

— Tu vas te faire sucer ?

— Non, je vais plutôt me faire saucer, il va me présenter une facture pour un découvert qui traîne sur mon compte depuis des mois. Il va falloir négocier.

Les deux amies se séparèrent. Louise-Marie regarda Paulette s'éloigner dans la rue. Elle était triste de la voir

disparaître mais en même temps, la perspective d'une sauterie quotidienne la mettait en joie. Elle remonta chez elle, se déshabilla et s'allongea sur son lit. Elle se caressa vigoureusement pour faire baisser la tension. Elle regarda ses mamelons rouges comme des fraises des bois. Ils étaient bien dressés. Il fallait attendre jusqu'à demain matin et la patience n'est pas sa principale vertu. Elle remit sa petite culotte noire ajourée. Elle en mettra une autre pour Joyeux.

Louise-Marie était calme à présent. Elle réfléchit un long moment sur la manière de tuer le temps jusqu'à la tournée du facteur. Elle alluma son magnétoscope. « Vierges chaudes à Rio » Elle avait déjà vu cette cassette peut-être vingt fois. Elle trouvait les filles plutôt jolies mais les mâles assez moches. Les latinos moustachus sur la plage de Copacabana, ça ne lui plaisait pas trop mais les galipettes sud-américaines, alors là oui. Ils savent y faire, quelle imagination ! Et il paraît que la fièvre ne descend pas à la fin du carnaval. Non ! Toute l'année, ils s'envoient en l'air avec la même frénésie. Quel exemple de joie de vivre !

Elle éteignit son appareil, se regarda longuement dans la glace et enfila un string rouge 100 % polyamide. Dès le départ de Roland, elle avait jeté tous ses sous-vêtements ou presque, son placard était pratiquement vide. Elle ne voulait pas garder les traces de ces moments magnifiques avec lui. Les souvenirs sur le trottoir. D'ailleurs, le tas de lingerie ne mit pas longtemps à disparaître. Pensez donc, une centaine de pièces de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les matières : de quoi en ravir plus d'une. Tout ça fit la joie d'une fille de bonheur qui passait par-là pour se rendre à son travail. Heureusement qu'elle avait pris soin de renouveler le stock en passant commande auprès d'une maison de vente par correspondance à Roubaix. Elle avait gardé simplement un porte-jarretelles en tulle brodé, taille élastique et satin, un slip brésilien en